



CHAPITRE XXI

Le projet de Carter. — Préparatifs de guerre chez Mirambo. — L'homme à la lance de cuivre. — Popelin se met en route. — Mon logis à Kissindeh. — Jours d'angoisses. — Les ruses du vieux sultan. — La trompette de Karéma. — Combat contre les Rougas-Rougas.

LE 1^{er} novembre 1879, Carter, chef de l'expédition des éléphants, écrivait la lettre suivante au capitaine Foot, de la marine anglaise, qui venait de faire un voyage au Mpwapwa :

« Je vous remercie de votre lettre du 22 septembre que j'ai recue hier. Plusieurs raisons me font regretter de ne vous avoir pas rencontré au Mpwapwa. Mon voyage a été assez pénible depuis que j'ai quitté cette localité. La nourriture pour les éléphants est mauvaise et peu

abondante, l'eau également. Cependant je suis heureux de vous apprendre mon arrivée à Kouihara le 23 octobre, avec les deux éléphants qui me restent en parfaite santé, bien qu'ils aient eu à supporter de quoi tuer n'importe quel animal.

« Dans le cas où Sa Majesté le roi des Belges m'honorerait de sa confiance en me donnant le commandement d'une nouvelle expédition, je répondrais d'atteindre le lac en deux mois de temps. L'éléphant est bien l'animal qu'il faut en Afrique, et j'espère sincèrement que quelqu'un se chargera d'appriivoiser le plus vite possible les éléphants sauvages. Sanderson est l'homme qui conviendrait à cette besogne, si l'on parvenait à se le procurer; sinon, je serais heureux de l'entreprendre moi-même, pourvu qu'on m'envoie quelques éléphants déjà apprivoisés et deux hommes bien exercés au dressage de ces animaux. Ceux que j'ai avec moi ne s'approcheraient pas d'un éléphant en liberté, et quant à mes misérables « Mahouts de Bombay, » je crois qu'ils n'oseraient se mesurer avec un rat sauvage.

« Je quitte d'ici pour me rendre à Massikembé (Karéma) sur le lac, latitude 7° S., où je dois rester à rien faire jusqu'à ce que la saison des pluies soit terminée; je retournerai alors à Zanzibar pour y attendre de nouveaux ordres.

« J'ai l'intention d'essayer une route nouvelle et plus directe en retournant (elle suit à peu près le 7° parallèle de latitude), afin d'éviter l'Ougogo et ses extorsions.

« A vous sincèrement,

« H. CARTER. »

Lorsqu'en avril je passai à Taborah avec Roger, j'entendis également parler d'un itinéraire nouveau que se proposait de suivre Carter pour aller de Karéma à la côte et, ce bruit avait produit dans l'Ounyanyembé une très vive émotion; on y voyait une menace de détourner le chemin des caravanes et partant de ruiner une partie de la contrée.

L'infortuné chef de l'expédition des éléphants ne pensait pas qu'en ébruitant ses projets à l'avance il allait attirer sur sa tête l'animosité du redoutable empereur de l'Ounyamouési, et que sa route nouvelle le conduirait ainsi à une mort certaine.

C'était à peu près à l'époque où notre caravane venait de quitter Taborah; des émissaires de Mirambo arrivèrent à Thierra-Magazi et entretinrent leur maître des bruits qui circulaient :

« L'homme blanc qui a conduit au lac ces éléphants merveilleux se propose de créer un chemin nouveau pour se rendre de Karéma à la côte; il

évitera de passer près des États de Mirambo, il n'ira pas non plus par le pays des Vouagogo, il ne touchera même point à la ville du puissant Simba. La route qu'il va prendre se trouve loin d'ici, dans la contrée de Pimboué, et les Arabes assurent que dorénavant aucune caravane ne traversera plus l'Ounyamouési pour se rendre au lac. Mirambo ne verra donc plus arriver chez lui ni poudre, ni fusils, ni riches étoffes, ni aucune de ces merveilles que laissent derrière eux les hommes blancs; bien plus, ses ennemis, maître, prédisent que son empire, délaissé par les caravanes, sera bientôt abandonné par ses propres sujets, et qu'alors on aura aisément raison de lui et de ses guerriers. »

Mirambo était entré d'abord dans une terrible colère et ne parlait de rien moins que d'une extermination générale des Européens; mais un de ses conseillers, un de ces Vouangouana renégats qui par leur astuce et leur fourberie exercent un si grand empire sur l'esprit des chefs nègres, s'étant approché de lui :

« Mvami, fit-il tout bas, il faut de la prudence; ne proclame pas trop haut ni à la face de tous que c'est aux blancs que tu vas faire la guerre. Trouve un autre prétexte pour ton entrée en campagne, car il faut que le massacre de ces Vousoungou ne paraisse pas ton fait. La puissance de ces hommes est grande, et tu sais qu'il faut compter avec eux pour troquer à Zanzibar les ivoires que tes caravanes transportent à la côte. »

Mirambo se rangea à cet avis; et, avant de rien entreprendre, il s'enquit tout d'abord de la nationalité à laquelle appartenaient ces Européens :

« Ce sont des Français, lui répondit le Mgouana.

— Comment le sais-tu?

— Le chef des émissaires a vu leur étendard qui se compose de trois couleurs et ne ressemble en rien à la bannière qui flotte ici sur la demeure des Anglais. Or, je me rappelle fort bien le drapeau français qui flotte à Zanzibar : c'est le seul qui soit tricolore; l'Américain porte des étoiles, et d'ailleurs nous en avons eu l'échantillon dans la glorieuse journée de Zimbiso. »

Lorsqu'il eut l'assurance formelle que le pavillon sous lequel marchait l'expédition des éléphants n'était point un drapeau anglais, Mirambo ordonna sur-le-champ les préparatifs d'une entrée en campagne. Toutefois, afin de détourner les soupçons, il fit répandre le bruit qu'il descendait au sud du lac pour aider son ami Simba à faire rentrer sous le joug certaines tribus insoumises; sans retard il expédia une ambassade à ce dernier, pour lui faire connaître ses projets et l'avertir qu'il avait à s'allier au sort de ses armes s'il ne voulait se voir attaqué lui-même.

Suivant le récit que m'en fit Mabrouki, cette estafette, dont le chef portait en signe d'investiture la lance de cuivre de Mirambo, avait passé dans les villages de l'Ougounda un jour ou deux avant nous, et ce furent ces bruits de guerre répandus sur la route qui provoquèrent la désertion en masse des Vounyamouési de notre caravane.

Dans Thierra-Magazi tout fut bientôt prêt pour l'expédition projetée; inquiets de ces rumeurs insolites, les deux missionnaires anglais en résidence chez Mirambo, MM. Suthon et Coppelston, s'enquirent du motif de tant de bruit; le sultan leur répondit qu'il allait châtier quelques peuplades du lac qui refusaient de lui payer l'impôt; on était habitué à ces excursions belliqueuses, et la raison invoquée parut d'autant plus plausible que maintes fois déjà les Rougas-Rougas avaient livré bataille pour cette même cause.

Au jour convenu, l'armée s'ébranla; les chefs reçurent l'ordre de prendre des routes différentes, d'abord pour laisser ignorer la force des contingents, ensuite afin de pouvoir trouver en chemin des vivres suffisants pour nourrir les troupes; le point de concentration était la ville de Simba.

Mirambo se mit en personne à la tête de ses guerriers, et les contrées que ces barbares eurent à traverser se virent impitoyablement ravagées: je l'ai dit précédemment, une fois sur le sentier de la guerre le Rouga-Rouga ne connaît plus personne: ami ou ennemi, peu importe, qui possède a tort; là où il passe, il pille, et se nourrit aux dépens du pays qu'il parcourt.

Mais laissons Mirambo poursuivre sa marche vers la ville de Simba, et retournons un instant à Karéma où se trouvent Cambier, Popelin et Carter.

Nos vaillants officiers avaient déjà reçu avis de notre arrivée imminente; Cambier mettait la dernière main à l'achèvement de la station, et Popelin nous attendait, Roger et moi, pour se porter de l'autre côté du lac où l'on devait fonder un nouveau poste; aussi apprit-il avec joie que nous apportions avec nous les marchandises qu'il avait laissées à Taborah et sur lesquelles il comptait absolument pour accomplir sa mission.

La petite colonie ignorait encore les préparatifs menaçants qui se faisaient au nord, chez Mirambo; un jour cependant, comme apportées par un vent d'orage, d'étranges rumeurs arrivèrent; vagues d'abord, elles devinrent bientôt sérieusement alarmantes; des fuyards assuraient que le redoutable empereur de l'Ounyamouési était en campagne, qu'il descendait vers le sud avec une légion de Rougas-Rougas, pillant et détruisant tout sur son passage; plusieurs affirmaient même son intention d'attaquer Karéma. Les commentaires allaient leur train et les bruits les plus contradictoires se succédaient.

Une nouvelle plus précise signala enfin l'approche d'une caravane commandée par un Anglais : c'était celle de Cadenhead ; mais en même temps on annonçait qu'une autre expédition dans laquelle se trouvaient deux Européens venait de se briser à Kissindeh par la désertion des porteurs.

A ce récit, et sans attendre lettres ni estafette, Popelin résolut de voler au secours de ses compagnons en détresse ; il réunit ses hommes armés au nombre de quarante et dès le lendemain se mit en route avec eux.

Il arriva ainsi à la ville de Simba qu'il trouva en pleine effervescence, tandis que le sultan, son chef, donnait des signes manifestes de la plus profonde angoisse. Interrogé par Popelin, il ne put cacher le trouble auquel il était en proie.

« Mirambo descend vers l'Ouvinza, lui dit-il, et, sans doute, il se propose de m'attaquer ; mais je lui résisterai ; j'ai ici Matumula avec ses trois cents chasseurs d'éléphants : ce sont là d'intrépides guerriers qui sauront résister aux Rougas-Rougas du nord. Que Mirambo y prenne garde : s'il me défie, il pourrait bien ne plus revoir jamais l'Ounyamouési. »

Pendant la nuit arriva l'homme à la lance de cuivre, le conseiller de Mirambo, dont le passage à travers l'Ougounda avait causé le désastre de notre caravane ; il eut avec Simba un entretien secret après lequel un changement radical s'opéra chez ce dernier : son visage débordait d'une joie énorme, tandis que d'un ton plein d'orgueil il fit part à Popelin de son alliance avec le très puissant monarque de Thierra-Magazi.

« Nous allons détruire quelques villages voisins, continua-t-il, et subjuguier certaines tribus hostiles ; mais les hommes blancs n'ont rien à craindre : ni Mirambo ni moi ne leur voulons du mal. »

Déjà, dans le village et aux alentours, l'appel aux armes a retenti, l'armée impatiente est sur pied et les bardes entonnent les mélodies sacrées et les chants de combat ; alors Popelin, livré à quelque vague pressentiment, s'éloigna rapidement et, rencontrant près de là les messagers que j'avais expédiés à Karéma, il comprit toute l'urgence du secours attendu et pressa davantage la marche de sa troupe ; six jours le séparaient encore de Kissindeh et il tremblait de ne plus arriver à temps.

Cependant, depuis le départ de Roger, je m'étais occupé sans retard de trouver un abri pour les marchandises de notre expédition que je ne pouvais plus laisser sur la place publique, n'ayant désormais autour de moi qu'un trop petit nombre de gens pour les défendre. Après maints palabres, j'obtins du sultan de Kissindeh l'autorisation de les remiser sous son propre tenté.

Cette habitation, en forme de parallélogramme, était ouverte à ses deux

extrémités et servait de demeure au chef, à sa femme et à ses enfants; de plus, en bon père de famille, mon hôte y hébergeait ses chèvres et ses poules; si j'ajoute qu'il n'y avait pas de fenêtres et qu'à différentes heures du jour la maîtresse du logis s'y livrait à des travaux culinaires, on se fera une idée du confort qui régnait dans ce capharnaüm. Tant bien que mal je m'y installai pourtant: le monceau de mes ballots et caisses forma la ligne de démarcation entre le ménage du sultan et le mien, et, afin de veiller moi-même sur mon bien, je me décidai à passer mes nuits sous ce toit plutôt que dans ma tente. Je dois dire qu'au début mon hôte fut plein de prévenances pour moi; et, à part quelques scènes violentes qui eurent lieu entre le vieux monarque et son épouse, les premières couchées se passèrent sans incidents notables.

Cette installation terminée, je passai en revue les débris de la caravane; neuf hommes étaient demeurés fidèles :

Mabrouki, à la fois interprète et cuisinier,

Pilipili et Amessi, mes domestiques,

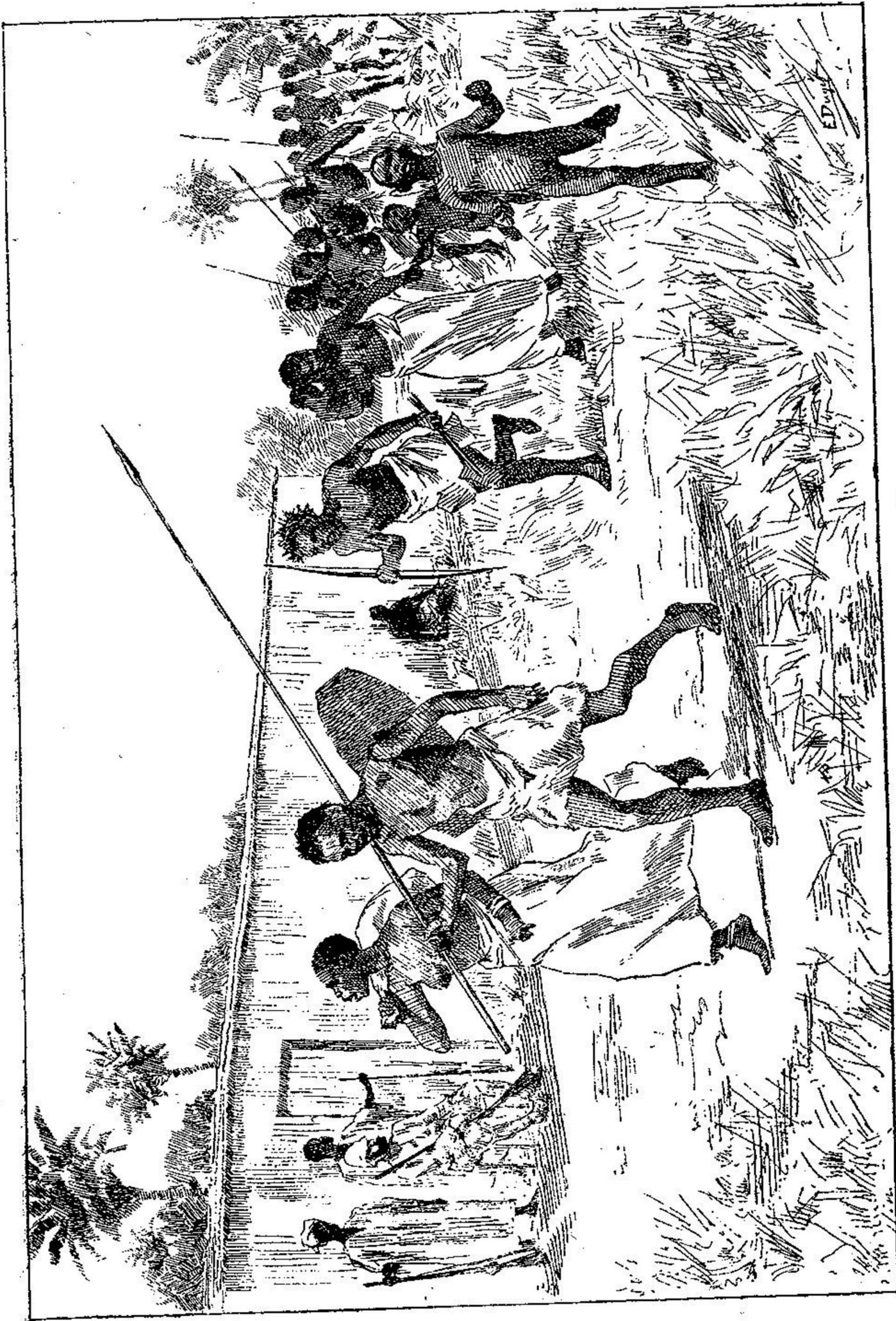
Quatre askaris, dont un avait la fièvre pernicieuse et un autre était atteint d'ophtalmie,

Et deux Vounyamouési porteurs.

Dans Kissindeh, l'agitation était extrême : déjà l'on avait acquis la certitude que Mirambo descendait vers le sud du lac; poursuivra-t-il sa route, ou bien, apprenant qu'à Kissindeh se trouve une riche caravane en détresse, se décidera-t-il à nous attaquer, ou encore chargera-t-il de ce soin l'une ou l'autre de ses bandes? Telles étaient mes alternatives, tandis qu'autour de nous l'alarme allait grandissant.

Chaque jour, ce sont de nouveaux convois d'émigrants, tristes épaves arrachés au foyer; hommes, femmes, vieillards, enfants, ils passent par bandes, par nichées, fuyant devant l'invasion: on dirait d'une envolée d'oiseaux voyageurs. Talonnés par la frayeur, par le désir de mettre le plus de distance possible entre eux et leurs persécuteurs, ils se reposent à peine, et, à la hâte, nous jettent des récits lamentables: derrière eux il n'y a que villages en feu, récoltes saccagées, partout la ruine, la désolation, la mort.

L'approche de l'ennemi m'imposait des mesures de défense, et, dans cette expectative, je transformai en forteresse le tembé où nos marchandises étaient abritées: j'y fis percer quelques meurtrières et les tonneaux de poudre furent amoncelés de façon qu'à un moment donné, quand tout espoir serait perdu, nous pussions y mettre le feu et nous faire sauter avec nos richesses et ceux qui tenteraient de les prendre.



PASSAGE DES FUYARDS A KISSENDEH.

Sans qu'il osât pourtant se plaindre, le sultan, mon hôte, trouvait évidemment que j'en prenais fort à mon aise chez lui; en voyant mes préparatifs belliqueux et surtout cette quantité de poudre qui tapissait sa demeure, sa figure s'allongea terriblement, et il crut prudent de ne pas s'attacher à ma fortune: au bout de deux jours, il s'enfuyait à Kakoma, m'abandonnant son tembé et même en quelque sorte son village, car la plupart des habitants déménagèrent avec lui. Ma situation n'en était que plus perplexé: je ressemblais à un naufragé régnant en maître sur quelque île déserte.

Le danger était imminent; j'en pouvais mesurer l'approche aux rumeurs qui devenaient plus sourdes, mais aussi plus menaçantes, à l'attitude, aux regards profondément navrés de mes quelques fidèles: leur silence avait une éloquence farouche.

Quant à moi, je n'avais au cœur aucun découragement; mais je trouvais souverainement absurde de périr ainsi sans gloire, brutalement assassiné, ou obligé de me faire sauter en l'air pour ne pas tomber vivant aux mains de ces nègres que nous voulions civiliser! J'étais irrité surtout, je l'avoue franchement, de n'avoir pas avec moi une trentaine d'hommes armés de façon qu'avant de succomber je pusse du moins livrer un combat sérieux.

En vérité ce fut une période bien triste: la solitude, l'attente inquiète, m'enflévaient; les jours me paraissaient des siècles, les nuits étaient interminables; l'ennui, un dégoût profond, me gagnaient; cela me mena jusqu'au 7 juin, avec une gradation constante de bruits alarmants aux alentours; et, tout calcul fait, les gens de Karéma ne pouvaient arriver avant le 15; d'ici là, il est clair que la tempête nous aura tous balayés.

Ce jour-là, au matin, arrivèrent à Kissindeh quatre hommes armés dont les coiffures étranges trahissaient des Rougas-Rougas en campagne; de l'air le plus naturel du monde, ils s'approchèrent:

« Notre maître, le Nioungou, est dans le voisinage, me dirent-ils; il se rend chez Simba où il va faire alliance avec Mirambo, et, à titre de tribut de guerre, il te réclame quatre charges d'étoffe

— Allez dire à votre maître, répondis-je, qu'alors que je passerai dans ses États je lui ferai volontiers des cadeaux; mais exiger un impôt lorsque l'on est en marche et dans un pays qui ne vous appartient pas, c'est se conduire en bandit.

— C'est bien. Le Nioungou viendra les prendre lui-même demain.

— Je ne le crains pas; et dites-lui que s'il se présente ici en ennemi je lui tuerai autant d'hommes qu'il y a de balles dans nos gibernes. Et maintenant, vous autres, partez bien vite, car si dans un instant vous n'avez quitté le village, je vous fais fusiller. »

Sans ajouter un mot, les émissaires s'éclipsèrent; mais avec la finesse qui caractérise cette race de Rougas-Rougas ils surent mesurer d'un coup d'œil les forces dont je disposais, et je demeurai persuadé que tel était, du reste, l'unique but de leur ambassade.

Dans l'après-midi j'étais occupé à écrire, quand se présentèrent à moi quatre autres guerriers; ceux-ci étaient des messagers du sultan, mon hôte, réfugié à Kakoma. Ils m'apprirent que leur maître souffrait horriblement, et me priaient de lui envoyer un remède qui le délivrât de son mal.

Le noir monarque était atteint, je le savais, d'une sorte de rhumatisme aigu, suite des excès de tous genres auxquels il s'était livré dès l'âge le plus tendre; maintes fois il m'avait déjà consulté à ce propos, mais je me trouvais naturellement dans l'impossibilité de le guérir: en effet, j'avais bien dans ma pharmacie les quelques médicaments indispensables à l'explorateur européen en Afrique, mais jamais il ne me serait venu à l'idée d'emporter quoi que ce fût pour guérir un vieillard goutteux. J'exprimai donc à ses délégués tous mes regrets de ne pouvoir satisfaire au vœu de leur sultan.

« Écoute, répliquèrent-ils, voici ce que notre roi nous a dit: si l'homme blanc ne m'envoie pas un *dawa* (sortilège) qui me soulage instantanément, dès demain il aura à quitter mon tembé avec toutes ses marchandises et il ira camper dans le porry. »

L'affaire s'aggravait; c'était là, évidemment, une ruse du vieux chef dans la but de me mettre hors de chez lui; avec raison, du reste, il craignait qu'en cas d'attaque les Rougas-Rougas ne missent le feu à sa demeure, mon dernier retranchement, ou bien que je ne la fisse moi-même sauter, et, à tout prix, il voulait m'en faire déguerpir. D'autre part, pouvais-je songer à aller résider dans la forêt? Comment y établir un camp, y élever un rempart contre les fauves et les bandits? comment transporter cent charges et les défendre à ciel ouvert avec six ou sept hommes valides? Ce n'était pas possible, et il fallait absolument gagner du temps: tel fut mon objectif.

« J'ai bien, fis-je négligemment, un remède souverain pour cette affection; mais il est très précieux, il coûte fort cher et il m'en reste bien peu; c'est pourquoi j'hésite à vous le donner. Cependant le sultan a été si bon pour moi, qu'au risque de me priver je vais partager avec lui.

En achevant ces mots j'ouvris ma pharmacie où je pris un peu d'iodure de potassium et, après l'avoir dissous dans de l'eau, médecin malgré moi, j'indiquai aux messagers l'usage que le sultan devait en faire: quatre gorgées par jour jusqu'à ce que la potion fût épuisée; de plus, je préparai un mélange de camphre et de cognac pour frictionner ses membres endoloris, en recommandant bien de ne pas boire ce médicament à usage externe;

quant au premier, j'en avalai quelque peu, afin de rassurer les envoyés qui partirent alors emportant avec eux les deux précieuses fioles.

A tout hasard, cela me faisait gagner un jour ; mais, pour moi, il était évident d'abord que mes drogues ne guériraient pas le vieux monarque, et que, fût-il soulagé, il trouverait un autre prétexte pour me faire sortir de chez lui ; n'importe, c'était un répit, et je m'y raccrochais comme à une planche de salut.

La journée du 8 juin restera profondément gravée dans ma mémoire ; dès l'aube, une bande de fuyards se précipite au milieu du village avec un vacarme d'enfer, annonçant que Mirambo s'avance pour piller la caravane du mousoungou. J'essaye de faire taire ces misérables qui amentent toute la population ; mais ils crient de plus belle, pleurent, se lamentent, colportent partout la sinistre nouvelle qui bientôt vole de bouche en bouche, portant à son comble la terreur des gens de Kissendeh ; sans le dire ouvertement, ils maudissent ma présence qu'ils croient être la cause de tout ce conflit, et je ne puis me faire aucune illusion sur les sentiments qui les animent : en cas d'attaque, ils se mettront tous contre moi.

Pour comble de misère, dans l'après-midi j'apprends que le sultan du lieu a renvoyé ses guerriers avec ordre de m'expulser ; on ajoute même que le souverain aurait été empoisonné par mon remède ; j'ai su depuis qu'alleché par l'odeur du cognac il avait prétendu boire le contenu de la fiole aux frictions, et, sans mettre ses jours en danger, cela lui avait produit cependant un certain dérangement qui le jeta dans une grande colère.

Tout cela était bien sombre : j'entrais décidément dans la période aiguë, et rien ne pouvait plus conjurer la catastrophe.

Vers le soir, je m'assis à la porte du tembé ; ma santé résistait vaillamment, mais depuis quelques jours cependant je souffrais cruellement à la jambe, à l'endroit où un serpent m'avait piqué jadis lors de mon voyage au Niger ; c'étaient les premiers symptômes d'un mal qui plus tard allait me forcer de retourner en Europe. Tout bruit avait cessé autour de moi, et dans le village tout aussi se taisait ; tapi à la lisière du bois, un de mes hommes veillait ; un autre sommeillait à mes pieds.

On était à cette heure où le silence tombe plus profond du ciel qui s'assombrit, où le soleil, disparu de l'horizon, semble avoir emporté avec lui dans un monde lointain et notre pensée et nos espoirs. En Afrique l'instant du crépuscule est court : on dirait d'une porte qui se ferme brusquement, inflexible comme celle du tombeau. C'est l'instant des rêveries : la vie flotte au-dessus de nous comme une vision, l'on évoque le passé aux heures douces et sans alarmes ; le passé, c'est le beau soleil qui, pareil à un vaisseau

enflammé, vient de sombrer au loin; le présent, c'est cette nuit tissée d'ombre et de mystères, avec son inconnu plein de menaces, avec son mur noir pour décor. Alors, le regard se replie en dedans de soi-même, et c'est la patrie que l'on évoque, la patrie et la famille absentes...

L'éclair a sillonné la nuit, un coup de feu a réveillé les échos. Mon brave Mabrouki a bondi près de moi, et, avant que je l'eusse interrogé :

« C'est sans doute un espion, maître, fit-il ; Pilipili l'aura arrêté à la lisière du bois : ce coup de feu, c'est son signal. »

En effet, au moment où, ma carabine à l'épaule, je me dirigeais avec Mabrouki dans la direction du porry, Pilipili apparut poussant devant lui un grand diable de nègre dont il avait noué les mains à l'aide de son pagne et qu'il m'amenait triomphalement. Ce n'était pourtant qu'un malheureux fuyard égaré ; mais lorsque, revenu de sa première terreur, cet homme put me répondre autrement que par monosyllabes, quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre dire :

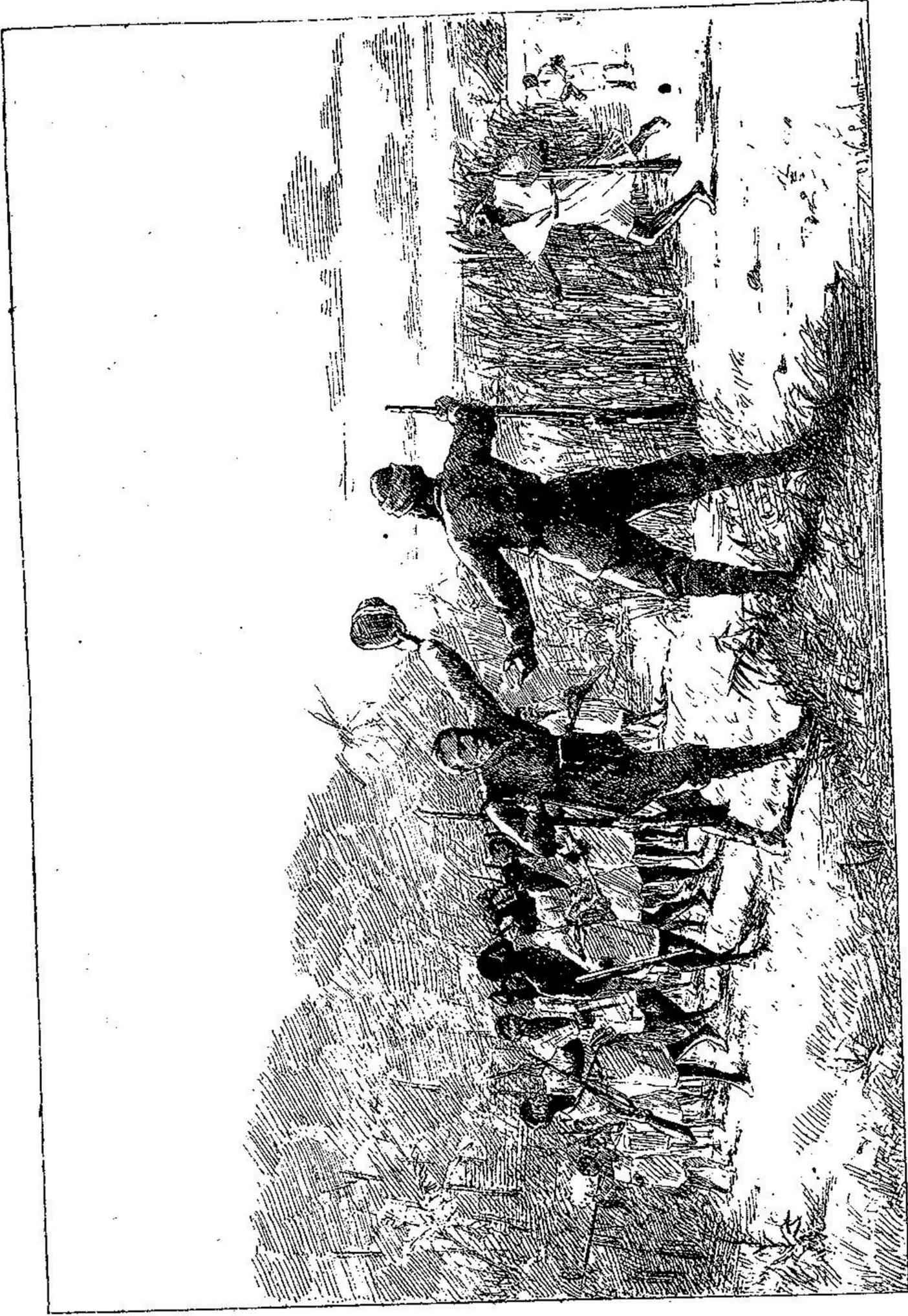
« Un chef blanc se dirige de ce côté; je l'ai vu aujourd'hui même au Gombé où il campe ; il vient de là (montrant le sud), du grand lac. Beaucoup de soldats sont avec lui et il sera ici demain matin, avant que le soleil ait accompli un tiers de sa course. »

Évidemment cette nouvelle ne pouvait être qu'une fable, ou tout au moins elle cachait sans aucun doute une erreur grossière : il était matériellement impossible que le renfort de Karéma fût déjà rendu aux alentours ; pourtant cette assurance, ces détails, ce ton de vérité dans le récit du nègre, tout cela renversait mes raisonnements, et un flot d'espoir m'envahissait.

La nuit s'écoula ainsi, longue comme une éternité.

Enfin les astres pâlisent ; une lueur douce avec un chatolement plein de caresse se lève là-bas à l'orient ; la jolie brume matinale se ramasse et quitte la cime des arbres que baigne une lumière d'or : l'air est tout vibrant de rayons, et bientôt, dans une orchestration splendide, le soleil nous jette la gamme étincelante de ses feux. Salut à la vie et à l'espérance ! Le sourire de l'aurore, c'est le chant de bonheur des âmes tristes, et pour le lutteur c'est la fanfare du triomphe.

Il était neuf heures du matin ; j'arpentais à grands pas le maigre espace qui court devant le tembé, quand soudain une vive fusillade se fit entendre à la lisière de la forêt ; mes hommes s'armèrent en silence et chacun prit son poste de combat ; mais à ces détonations qui ne me faisaient pas l'effet d'une escarmouche un son étrange succéda ; je crus d'abord être le jouet d'un rêve : il me semblait percevoir une sonnerie de clairon.



ARRIVÉE DU CAPITAINE POPELIN.

« Maître, cria Mabrouki, c'est la trompette de l'homme blanc, la trompette de Karéma ! »

Mais déjà je m'étais élancé vers le bois, car moi aussi j'avais reconnu ce signal ; je franchis un champ de maïs et j'aperçus alors, sortant du porry, une troupe d'askaris, des soldats de Zanzibar, et à leur tête un Européen.

C'était le capitaine Popelin.

Pour juger de l'émotion que je ressentis alors, il faudrait avoir passé par les péripéties douloureuses qui avaient marqué ces jours lugubres ; Popelin la partageait avec moi, et tandis que, muets, nous nous serrions les mains, autour de nous les coups de feu et les acclamations redoublaient.

Je voulus savoir enfin par quel prodige Popelin avait pu arriver à Kissindeh le 9, alors que, d'après mes calculs, une marche forcée même ne l'y pouvait amener que le 15 ; il m'expliqua qu'au lieu d'attendre mon estafette il était parti au premier bruit d'une caravane en détresse ; mon courrier, qu'il rencontra en route, l'avait encore fait se hâter d'avantage. En obéissant ainsi à cette impulsion généreuse, le capitaine venait de nous sauver d'un désastre certain.

En effet, dans l'après-midi, fatigués par les longues marches qu'ils venaient de faire, les soldats disséminés dans les tembés voisins se livraient au repos ; moi-même j'étais assis avec Popelin à la porte de ma demeure, quand accourut vers nous, avec tous les signes d'une terreur mortelle, un malheureux nègre désarmé qui vint s'abattre à nos genoux :

« Sauvez-moi, vousoungou, ils veulent me tuer. »

Et sa main montrait une troupe de Rougas-Rougas armés en guerre qui, menaçants, arrivèrent près de nous :

« Livrez-nous cet homme, cria le chef de la bande ; c'est un déserteur de Mirambo, et nous voulons l'égorger ici à l'instant même. »

Comme en disant cela il faisait mine de s'approcher pour se saisir du malheureux, nous déclarâmes qu'en la présence d'un Européen jamais être humain sans défense ne sera lâchement assassiné, et que, s'étant mis sous notre protection, cet homme était sacré.

A cette déclaration, la bande de Rougas-Rougas se redresse menaçante : les bracelets d'ivoire s'entre-choquent en signe de provocation, le cri de guerre est lancé et, tandis que nous ordonnons à Mabrouki de mettre le fuyard en sûreté, une première balle a sifflé à nos oreilles.

Alors une mêlée sérieuse s'engagea : les soldats de Popelin qui, à l'approche des bandits, s'étaient armés sans bruit, poussèrent une clameur formidable et sautèrent sur les assaillants. Ceux-ci prirent le large, et le

combat continua dans les champs de maïs qui bordent le village. Évidemment, les gens de Mirambo, sachant que je n'avais près de moi que deux ou trois hommes armés, ne s'attendaient à aucune résistance ; aussi leur frayeur fut-elle grande quand ils virent ces quarante askaris, tous munis de fusils à tir rapide dont le feu roulant ne laissait pas que de produire un merveilleux effet moral ; nos braves bondissaient dans les blés comme de jeunes faons, et bientôt les ennemis jugèrent prudent de battre en retraite, abandonnant sur le terrain plusieurs des leurs, entre autres le chef de la bande, celui-là même qui nous avait parlé avec tant d'arrogance et de défi.

Les soldats nous amenèrent immédiatement ces prisonniers, et nous nous mîmes en devoir, Popelin et moi, d'extraire les balles et de panser les blessures, au grand ébahissement de ces malheureux chez qui est inconnu tout sentiment de générosité envers un ennemi tombé.

